

# Histoire relique ou outil de résilience ? L'apport de l'historien sur les vulnérabilités urbaines

*Emmanuel Garnier- Résilience urbaine – 6 mars 2014*

## **Préambule sur l'histoire des risques et du climat.**

Le terme résilience est totalement anachronique pour étudier le passé : il n'apparaît qu'en 1824, en anglais, pour désigner la capacité de résistance aux chocs.

En tant qu'historien, EG a rencontré le terme chez les climatologues où il est omniprésent.

Dans l'exposé, une définition a minima : système urbain capable de résister à une perturbation pour retrouver un fonctionnement normal. De fait, les sociétés anciennes étaient capables de développer des stratégies d'adaptation pour faire face à l'adversité climatique et développer quelque chose qui pourrait s'apparenter à la résilience.

La notion de « changement climatique » s'applique quant à elle mal au passé, sauf à considérer qu'il y en a eu plusieurs.

L'histoire du climat (qui travaille sur des archives papier) est à distinguer de la paléoclimatologie (qui travaille sur des archives matérielles). Elle représente un champ d'étude récent, avec un corpus assez large et une fonction de médiation par rapport aux sciences dures. Elle a deux grands objectifs :

- Les reconstructions climatiques avec deux phases majeures :

\* petit optimum médiéval (VIIIe s.-années 1320)

\* petit âge glaciaire (fin dans les années 1850)

Ces reconstructions permettent la production de bases de données (cf. HISTCLIME : [www.unicaen.fr/histclime/](http://www.unicaen.fr/histclime/))

- L'étude des réactions et des adaptations des sociétés aux extrêmes (démographiques, économiques, culturelles – point fort en France – et écosystémiques)

Il s'agit d'un travail appliqué (EG a travaillé avec des assureurs) et interdisciplinaire (EG a travaillé entre 2006 et 2010 au CEA avec les sciences dures).

## **1. Les matériaux de l'historien**

Les questions de risque sont des objets récents en histoire et pas toujours bien maîtrisés par les historiens. Les historiens empruntent beaucoup de concepts aux géographes avec beaucoup de confusions entre les termes (risques, aléas, catastrophes, etc.).

Les historiens travaillent sur des archives papiers qui relèvent de fonds très mal connus par la communauté historique. Pourtant, ils disposent d'un corpus très large et très riche, qui permet de travailler sur des espaces variés, avec des sources variées et qui permet de produire de la donnée inédite notamment sur le climat.

Cette recherche peut aussi se positionner sur des questions de médiations : souvent, l'historien aide à faire passer les messages des sciences dures par exemple ou aux acteurs de terrain.

Les historiens travaillent beaucoup sur la question des extrêmes tout en mettant en évidence les fluctuations climatiques, voire des pulsations au sein de ces fluctuations.

- La première difficulté méthodologique, c'est de faire des chiffres avec des mots. Nécessité de trouver un vocabulaire commun avec les autres sciences.
- Possibilité ensuite de trouver un certain nombre d'informations : données démographiques sur l'impact des fluctuations ou des extrêmes, aspects économiques, aspects culturels, influence sur les écosystèmes, etc. On peut alors évoquer les formes d'adaptation qu'auraient développées les sociétés.

Première question importante : celle du support. Les documents d'archives à partir du XIXe sont transcrits sur du papier de moins bonne qualité, ce qui fait que consulter les archives les détruit. Les fonds ne sont pas numérisés. *A contrario*, la période la plus ancienne avec l'utilisation du papier chiffon ou du parchemin permettent de conserver les archives. Pour les archives numérisées, il y a un problème de lectures des données dans le temps.

Les filons archivistiques sont multiples.

Les archives vendémiologiques (dates de bans de vendanges) utilisées par E. Le Roy Ladurie sont à l'origine des premières recherches en histoire climatique. La majorité des villes sont par exemple dotées d'un vignoble : les bans de vendange peuvent alors être utilisés pour reconstruire les températures. Les mercuriales sont aussi très utiles : on a le prix, la date des récoltes, par exemple la mention du blé nouveau. Les baux de récolte des olives, etc. peuvent aussi être utilisés. Ce sont tous des indications sur la météorologie. Problème ici, on ne reconstruit que les moyennes de températures pour les beaux jours.

Autre mine de renseignements : le *for privé* (toute écriture qui relève d'un individu comme les mémoires, journaux intimes, etc.) avec le biais de ceux qui écrivent et qui sont des élites.

La *chose religieuse* produit aussi beaucoup de données :

- les registres paroissiaux. Les mentions démographiques sont parfois précises et très utiles : exemple de la signature mortifère de l'éruption du Laki (tout le monde meurt et pas seulement les pauvres, ce qui n'est pas le cas pour des inondations par exemple).
- Les processions sont aussi une donnée importante. L'église ici est sous-traitante : on a une délibération qui commande les processions. 43% des processions de Sainte-Geneviève à Paris concernent la météo. Et on a une gradation dans les processions au fur et à mesure que la menace se précise et que la crise s'amorce. On retrouve la même chose en pays orthodoxe. La procession se fait à titre préventif, mais aussi comme outil social de gestion de crise.
- Les *ex-voto*, traditionnellement étudiés dans une perspective d'histoire de l'art, donnent aussi des informations précieuses sur le climat. Ils sont très précis car ils datent l'événement.

Enfin, on a des délibérations municipales : on les trouve partout en Europe, ce qui permet de travailler pour un type d'événement à petite échelle (souvent, une sécheresse

ou des inondations affectent une grande partie de l'Europe). Le discours de ces délibérations est en outre très normé, la source est homogène. On commence fin XIVE-milieu XVe et c'est continu à partir du XVIe. La délibération recense tous les événements extrêmes sur toutes les saisons. Or, le fait d'être en ville permet de relever beaucoup plus d'informations que lorsqu'on est à la campagne. La ville est très vulnérable, c'est souvent un carrefour hydrographique, c'est un marché. Mais surtout, comme la ville polarise le territoire, elle subit tous les aléas qui affectent ce territoire, directement ou indirectement.

À partir des années 1650, on a les premiers relevés instrumentaux, un peu partout en Europe. Le tournant se place cependant au XVIIIe avec un mouvement européen où la France est en pointe (produit d'une volonté monarchique) : réseau d'observateurs à l'échelle du royaume. On a par exemple des bordereaux standardisés de la société royale de Médecine, menée par un prêtre, le père Cotte, mais qui produit une donnée totalement sécularisée.

Questions/réponses :

Est-ce que les documents montrent une conscience du risque et des formes d'adaptation des sociétés aux menaces et aux crises ?

Il faut noter que toutes ces informations météorologiques sont relayées par la presse écrite. Le journal du libraire parisien Hardy montre ainsi qu'il y a une forme d'adaptation des habitants : en croisant les informations du journal de Paris et ses propres observations de la Tournelle, il décide de surélever les meubles ou de les monter à l'étage.

Est-ce que les sociétés du passé sont sensibles à ces fluctuations climatiques ?

Pratiquement chaque écrit montre une conscience du changement climatique. On parle du « dérangement du temps » avec le sentiment que plus rien ne va. Ce ne sont pas des fatalistes qui se contentent d'explications fantaisistes car on cherche en même temps à évaluer les risques et leur dangerosité en allant voir les échelles de crue par exemple. Les extrêmes sont vécus comme faisant partie d'une vie alors que l'extrême des extrêmes, c'est-à-dire ce qui provoque une rupture sociale, est perçu comme tel. L'extrême devient extrême quand il s'installe dans la durée.

On note aussi qu'à partir des années 1650, le discours religieux sur les extrêmes se sécularise. La laïcisation est donc bien plus ancienne que la controverse Voltaire/Rousseau.

Est-ce que les documents permettent de suivre le déroulé de la crise ?

Oui. Et une fois la « catastrophe » survenue, on a un suivi avec une délibération municipale qui clôt la catastrophe.

## **2. Les événements climatiques extrêmes comme révélateurs des vulnérabilités urbaines**

Extrêmes : phénomènes atmosphériques dont les valeurs s'écartent des moyennes habituellement constatées qui servent de référence.

Cas de la sécheresse de 1578

Anticipation potentielle d'un aléa, d'une catastrophe : ce n'est pas encore une menace au sens strict. On processionne en préventif.

Puis on processionne pendant la crise : la procession est bien une forme de gestion sociale de la crise.

Ce qui est passionnant, c'est que la catastrophe s'étale dans le temps : on n'est pas dans la lecture actuelle qui ne pense la catastrophe qu'au prisme du choc ponctuel.

Ce qui semble essentiel, c'est l'anticipation : exemple du bois. On va vérifier les stocks en prévision des inondations, mais aussi des étiages car le bois voyage par voie d'eau.

Autre forme d'anticipation : phénomène de spéculation qui commence avant le déclenchement de l'aléa. Phénomène de rumeurs, qui nourrissent l'exagération. Des mouvements populaires voire populistes très violents apparaissent en quelques jours.

Après les « crises », on assiste à des réaménagements. Par exemple à Amiens, à partir du XIIe siècle, les autorités municipales installent une zone industrielle (tissage) dans la zone inondable et donc acceptent le risque. Comment l'interpréter ? Est-ce que c'est un changement de contexte climatique qui explique ce choix (par exemple, une rémission en termes d'événements dommageables) ?

### 3. Le risque

C'est d'abord un sentiment d'attente qui n'entraîne pas pour autant du fatalisme. On a une transmission du souvenir qui nourrit la perception du danger et cette perception survit par la mémoire de l'événement traumatique. Tout cela relève d'une vision collective et pas individuelle. La transmission, la mémoire s'inscrivent dans le cadre communautaire.

Développement du concept de « trajectoire de vulnérabilité », concept forgé par Blaikie (1994) en allant chercher les roots causes.

EG rejette l'expression de « culture du risque » mais parle de « mémoire de la survie » comme facteur commun, ferment identitaire et collectif, opportunité de partage qui permet de créer du lien social entre les habitants et les néo.

L'histoire permet alors de repenser la perception du risque dans nos sociétés modernes :

- Les mots-clefs des désastres contemporains (« inédit », « exceptionnel », « imprévisible ») sont à relativiser.
- la comparaison avec le passé montre l'incapacité actuelle à envisager le cumul des extrêmes : vision parcellaire du risque.

### 4. Sociétés du passe, sociétés fatalistes ?

Certainement pas : on a bien un interventionnisme qui peut s'assimiler à la genèse de pratiques d'adaptation.

De même, on a bien des stratégies de prévention qui reposent sur l'anticipation. Par exemple à Paris, en 1658, des plongeurs vont vérifier les piles des ponts avant l'hiver.

On a aussi des systèmes d'alerte : par exemple les annonces du journal de Paris. C'est certes le secteur le plus fragile du dispositif, mais il existe. Les échanges entre les réseaux scientifiques et les notables sont aussi très importants.

Le secours est un élément clé de la gestion qui repose sur un outil multiséculaire de résilience : la solidarité. On aide les pauvres (les pauvres de la ville, pas ceux de l'extérieur de la ville). On a aussi des innovations qui sont autant d'adaptations : pendant la crise climatique de 1740, on donne du riz aux Parisiens qui n'avaient pas alors l'habitude d'en consommer (3 jours après, on placarde la recette pour expliquer comment cuire le riz). C'est bien de la prise en charge avec des temps de réaction extrêmement courts.

On voit aussi un interventionnisme sur les prix de façon parfois extrêmement brutale avec en amont des perquisitions chez les particuliers pour vérifier qu'ils ne stockent pas le blé pour faire monter les prix. Les autorités municipales de Paris au XVIIIe s. iront jusqu'en Champagne pour les traquer.

Il est aussi à noter une coïncidence surprenante entre la naissance de l'indemnisation du risque et la « fabrication » de la police urbaine.

